

Trimestriel de la Fédération Freudienne De Psychanalyse

Le séminaire Nîmois
Cuvée 2025

LE TRANSFERT

Freud

La dernière confession



Cette année encore nous avons pu vivre une très belle journée de séminaire autour du thème : Le transfert. Sujet familial et toujours passionnant présenté par Chrystel Benoit-Marhuenda, Bénédicte Hugues, Laetitia Marie ainsi que Philippe Blazquez, sous forme de vignettes cliniques amenées par chaque intervenant.

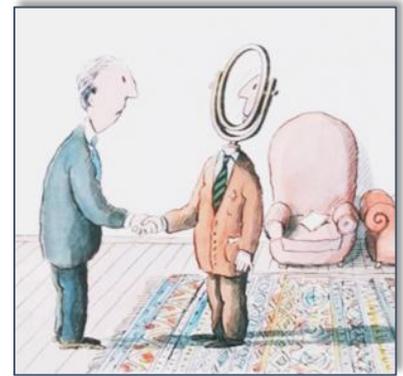
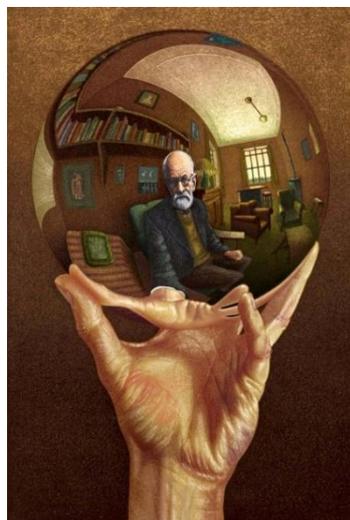
C'est dans une ambiance très bienveillante que nous avons pu nous laisser porter au fil de ces « histoires ». Il est d'ailleurs toujours très agréable au cours de ces manifestations d'entendre des présentations de cas, on est rapidement pris par l'insolite, nos antennes analytiques sont en éveil et nos projections personnelles y vont bon train.

Le transfert, ce matériau sensoriel qui nous lie les uns aux autres grâce à notre faculté d'empathie. Mais bien évidemment nous ne pouvons qu'imaginer ce que ressent l'autre ou encore ce qu'il pense de nous, nous fantasmons ses fantasmes à partir de notre constitution physique et psychique et de nos expériences. En constante interprétation d'un réel subjectif, nous adaptons, modulons notre comportement en quête d'une qualité de transfert toujours plus plaisante.

L'intersubjectivité relationnelle proprement humaine issue de nos expériences va se rejouer dans le sas clos du cabinet psychanalytique.

Le transfert de l'analysant sur son analyste va permettre le déploiement des complexes vers la surface consciente, ère du langage et de l'élaboration des représentations intimes.

L'analyste de son côté va vivre son contre-transfert envers le transfert de son patient. Tachant de garder sa « non-neutralité » au



plus bas, il lui faudra bien se repérer quant à ce qui lui appartient. Accepter de ne pas pouvoir être l'observateur invisible qui se fond dans le décor, savoir qu'il ne pourra s'empêcher de ressentir, de vibrer, de faire fausse route, d'interpréter trop vite. Chaque patient est une leçon pour l'analyste.

C'est en supervision qu'il pourra faire le point sur ses craintes, ses doutes, ses remises en question. Qu'il pourra comprendre que l'on ne peut aider tout le monde malgré sa bonne volonté. Avoir eu l'idée d'utiliser le transfert comme matériau d'analyse est du génie. Parce que nous sommes tous des reflets les uns pour les autres.

J'aime à prendre l'idée que chacun est un miroir qui reflète le monde et les autres. C'est une surface réfléchissante qui a subi des impacts, des rayures, portant des traces d'empreintes indélébiles et d'oxydation, ou de petites taches comme autant de micro-traumatismes et toutes ces marques sont telles des zones aveugles ou déformantes. Ainsi chacun reflète une version insolite, plus ou moins altérée du réel, c'est pourquoi il est une interprétation unique du monde.

Bien évidemment l'analyste est lui aussi un miroir, mais qui se veut le plus neutre possible. Sans tain ? Impossible, il est humain, mais de par ses connaissances et son propre travail de réflexion, il est peut-être capable d'offrir une surface suffisamment claire pour que l'analysant puisse enfin se regarder en toute sécurité.

Je vous souhaite un bon moment de lecture et un très bel été. Je vous retrouve à la rentrée !

Armand DARSEL

Le séminaire annuel Nîmois 2025

Le transfert

Comme chaque année nous avons pu assister le 25 mai dernier à notre très attendu séminaire nîmois. Une journée dont les multiples interventions étaient composées de cas cliniques tout aussi intéressants les uns que les autres. C'est avec beaucoup de douceur et de sérénité que nos intervenants ont animé cette belle journée sur le thème du transfert.

Par **Bénédicte Hugues**

Je vais vous parler de Monsieur M. dont la thérapie a duré au total un peu plus de deux ans et s'est effectuée en plusieurs étapes. Lorsqu'il arrive, il a 72 ans, il est en dépression depuis quelques temps.

Il est l'aîné de 2 frères, Paul qui naît lorsqu'il a 1 an et Jean lorsqu'il a 2 ans et demi. Il a également 2 sœurs, Sophie qui naît lorsqu'il a 6 ans et Marie lorsqu'il a 12 ans.

Sa mère est une femme violente et terrorisante. C'est elle qui fait son éducation sexuelle lui faisant croire que ses pulsions sont dangereuses et que le désir est une mauvaise chose. Elle est incestuelle et règne en maître. De son côté le père, doux mais aussi très absent, ne protège pas ses enfants craignant que la violence de sa femme ne se retourne contre lui. Celle-ci exige entre autre de lui qu'il inflige des châtiments corporels aux enfants, ce qu'il fait à contrecœur.

Les frères de Mr M. sont plus considérés que lui il se sent rejeté. Il est particulièrement jaloux de Paul, lequel à peine né, prend place dans la chambre parentale alors que lui, est relégué dans un couloir sombre et effrayant « le cabinet noir ».

Un peu plus tard il parle de sa sœur Sophie qui souffre du syndrome de Dyogène et m'explique qu'il l'a attouchée quand il avait 18 et elle 12 ans. Il a compris que c'était mal quand il a vu son frère faire pareil. A 40 ans il s'excusera et elle répondra que ce n'est pas grave, mais 17 ans plus tard elle le lui reprochera.

Son enfance et son adolescence sont marquées par des expériences traumatiques qui feront du corps de l'autre un objet tabou. Pulsions, fantasmes et activité masturbatoire domineront son adolescence, puis la

C. Benoit-Marhuenda, B. Hugues, L. Marie, P. Blasquez,



période universitaire sera un long moment de solitude.

Il termine cette première période analytique par l'aveu de fantasmes et sentiments amoureux envers moi. Malgré un fort sentiment de panique, je garde le contrôle et lui explique que c'est tout à fait normal dans le cadre d'une cure. Ce qui va l'apaiser et lui permettre de prendre confiance.

Durant les 5 mois qui suivent il veut rattraper le temps perdu. Il s'est inscrit sur un site de rencontres et enchaîne celles-ci mais se confronte à son complexe d'infériorité, il se fait penser à son père et craint de rencontrer une femme comme sa mère. Les rencontres finissent en échecs divers mais qui lui permettent en même temps de revivre ses traumas passés, il fait des liens forts et devient plus autonome dans sa capacité d'analyse.

Finalement, il entame une relation et veut parallèlement affronter sa mère en lui écrivant.

Après un arrêt de 6 mois, durant lequel il a pris un rendez-vous qu'il a ensuite annulé, il est toujours avec cette femme qui lui fait penser à sa mère car colérique ; lui aussi ressent de la colère mais progressivement il parvient à l'élaborer et à la comprendre. L'ambivalence est abordée. Il fait la part des choses, prend de la distance, il a dépassé la phase dépressive.

Il rompt finalement cette relation, et plus tard rencontre une femme qui dénigre la psychanalyse, il prend son parti et devient alors exigeant, veut des solutions rapides. Il est dans un transfert



négatif, mais celui-ci finira par s'apaiser, lui permettant de faire le bilan, et de liquider le transfert analytique.

Concernant l'évolution transférentielle et contre transférentielle. Durant la première séance et les deux mois qui vont suivre, le transfert de Mr M. est très positif et la relation thérapeutique très investie. Il me donne la place d'une sœur bienveillante et tient beaucoup à nos échanges culturels, j'y perçois un effet miroir qui le libère.

Dans mon contre-transfert, ces échanges me font penser à ceux des relations amicales adolescentes.

On remarquera que je tiens cette place avant qu'il ne me parle des attouchements. C'est suite à cela qu'il y a un changement dans le transfert, peut-être initié par mon contre-transfert négatif.

Par la suite, c'est un transfert parental bienveillant qui va s'instaurer et conduire à l'éprouvé d'un sentiment amoureux envers moi. On peut y voir la reviviscence d'un complexe d'Œdipe qui n'avait jamais pu se jouer avec sa mère dans l'enfance.

Une fois élaboré, ce transfert maternel va se prolonger envers une mère précœdipienne. La relation transférentielle est parfaitement régressive.

Par Laetitia Marie

« Lina et l'homme de l'arrière-cour »

Lorsque le transfert est un chemin de guérison pour le patient – butée analytique et libération du transfert pour que le patient puisse advenir et devenir...

Lina est une jeune femme de 30 ans, à chaque séance elle amène un matériel analytique prodigieux : rêves, associations, régressions, interprétations, auto-analyse...

Quel bonheur cette patiente, le psy est heureux, comme ébloui à chaque séance, d'ailleurs il a hâte d'être à la séance suivante...

Lina devance même le psy, par sa finesse, son esprit vif, c'est, on pourrait dire un cas passionnant d'hystérie, elle comble en quelques sortes toutes les attentes du psy, véritable cas d'école.

Cela va durer, des semaines, des mois et des années. Elle signifie à son psy, qu'il est formidable, elle le décrit comme Dieu sur Terre. Mais, heureusement que Dieu le psy, est en analyse de supervision.

Lina occupe toutes les séances de supervisions du psy, il amène toutes ses notes, qu'il a pris en séance,



Il aborde lors de cette période la position dépressive. Sa mère va passer de mauvais objet partiel à objet total moins effrayant, d'où la possibilité de lui écrire.

Après ses 6 mois d'absence je vais pouvoir constater que son travail interne a continué de s'élaborer. Ce rendez-vous annulé pendant cette période lui a certainement permis de s'assurer de la constance du bon objet.

A son retour, je ne ressens plus son transfert parental ; je constate qu'il utilise le cadre ainsi que ma fonction pour faire son propre travail analytique. D'autre part ses interprétations commencent à changer, elles évoluent vers une élaboration plus mature, plus distante.

La dernière phase se compose d'un transfert négatif avec moi qui lui permet le détachement ainsi que de mettre naturellement fin aux séances.

En ce qui concerne mes deux contre-transfert, ils vont être élaborés lors de ma supervision afin d'éviter qu'ils ne se jouent dans la thérapie.



il théorise cette patiente, argumente, et fournit à son superviseur, un matériel analytique riche. Comme si tout était fait pour satisfaire le superviseur.

Est-ce que le psy serait devenu un psy modèle, lui aussi ? Comme il le décrit concernant sa patiente idéale Lina. Il doit sans doute se questionner à cet endroit sur sa relation contre transférentielle ...

N'est-ce pas là que le psy, qui, par identification à Lina, rejoue auprès de son superviseur, la relation transférentielle de Lina... ? Il joue au bon analyste il veut au fond être un bon élève auprès de son superviseur, tout comme la patiente Lina joue à être la patiente modèle.

Le psy peut saisir le véritable sens du transfert avec Lina, comme dans une pièce de théâtre, Lina a distribué les rôles, et elle a peut-être même écrit elle-même le rôle : le psy sera un analyste formidable et elle une patiente parfaite. Sa préférée, la muse, sauf, qu'un troisième personnage, le superviseur entre en scène et Lina n'a aucune prise sur ce personnage d'ailleurs elle en ignore sa présence.

Cette prise de conscience du psy, en supervision lui permettra en quelques sortes de délivrer sa patiente.

Délivrer sa patiente de quoi ? D'un transfert trop idéalisé.

A cet endroit même de l'analyse, le transfert de la patiente pour son analyste l'enferme. La libérer de ce psy si bon analyste et tellement idéalisé, est le moteur de guérison de Lina.

Là, où le transfert permet l'analyse, à cet endroit, parfois le transfert rencontre une butée analytique, forme d'enfermement psychique pour le patient.

Un cas clinique permet une compréhension/grille de lecture de l'analysant, de ses symptômes, de son histoire personnelle, son fonctionnement et le contexte dans lequel ses difficultés et souffrances psychiques se manifestent. Comme une enquête et non pas un jugement. L'analyse du transfert permet de décrypter les significations inconscientes de ces éléments, les réactions émotionnelles, les libérations d'affects, abréactions...

Concept fondamental, le transfert est le processus par lequel le patient projette inconsciemment sur l'analyste des sentiments, désirs, conflits, et relations significatives vécues dans son histoire de vie notamment avec ses imagos parentaux, teintés d'infantile et d'affectif.

Élément central, le transfert nous permet d'observer les projections, afin d'accompagner le patient, à comprendre, interpréter ses expériences du passé, et appréhender sa vie et ses relations actuelles.

Au travers de ce processus transférentiel, le patient peut avoir une prise de conscience et ainsi opérer un mécanisme de dégagement de son MOI, et de ses mécanismes de défenses.

Afin de permettre à l'analysant, la révélation de ses émotions, une compréhension de ses schémas émotionnels, l'établissement d'une relation de confiance avec l'analyste, une confrontation avec ses résistances, et aussi une occasion unique de transformation en travaillant sur ses conflits internes. Le transfert requiert une attention particulière, et une interprétation soigneuse et minutieuse de la part de l'analyste.

Le psy n'oubliera jamais les dernières séances avec Lina, cela lui faisait écho à lui aussi, à ce qu'il avait compris de son histoire de vie, dans son analyse didactique.

On entend souvent dire que l'analyste tout au long de sa vie, poursuit sa propre analyse à l'aide des patients. C'est-à-dire que les remises en questions / en cause, en séances d'analyse avec les patients, obligent l'analyste à une travail d'auto analyse permanent et de supervisions.

L'analyste devra travailler, s'interroger, sur sa relation contre transférentielle.

Pour que la magie inconsciente opère, il ne peut y avoir de transfert, que s'il y a du contre transfert ; l'alliance thérapeutique serait une forme de dyade archaïque, et non pas de fusion, le cadre jouera une fonction tiers, symbolique.

Lina, pouvait désormais voler le plus haut possible de ses propres ailes, comme elle ne l'avait sans doute jamais fait jusqu'à présent ! Elle peut advenir et devenir ce qu'elle doit être ...

« Florian, et les mécanismes psychotiques, dans la résurgence du MOI »

Confusion psychotique et psychose de transfert – modalités transférentielles dans la psychose – entre transfert négatif et haine destructrice et transfert positif partiel

Le transfert est un indicateur, dans lequel la parole vient remplacer l'acte.

Ce qui est transférable ce sont les pulsions :

- Le transfert positif serait contenu et harmonieux ;
- Le transfert négatif serait hostile et agressif, voire pathologique dans certains cas.

Un parallèle pourrait être fait entre principe de plaisir et déplaisir, amour et haine, cela réside dans la possibilité ou pas à accéder à l'ambivalence des sentiments et à la fonction symbolique.

Dans la névrose de transfert, c'est la répétition d'une relation passée qui prédomine, tandis que dans la psychose de transfert, l'analyste serait un support parfois de projection délirante.

Il est probable que dans le cas présenté, Florian essaie de pousser l'analyste à sortir de ses limites et à mettre à mal la frontière entre le psy et lui. Une façon de vérifier si ce qui l'envahit à l'intérieur de lui, provient de l'extérieur aussi. Comme une forme de recherche de confusion/fusion et de symbiose.

Lorsque le patient projette la façon dont il se sent traité par les objets, le psy devient alors, un objet primaire haïssable et défaillant, un mauvais objet hostile, intrusif, indifférent, le patient est dans son transfert négatif, et dans une attitude de défense farouche. A ce moment-là, il n'y a plus de transfert, le patient évacue et projette dans l'analyste sa rage et sa détresse.

L'analyste est vécu par le patient dans sa psychose de transfert comme le représentant, mais il est pour Florian, le personnage parental « le comme si » et la dimension réalité semble ne plus exister.



Pour le patient névrosé, on parle de désir, chez le patient psychotique on est davantage sur la notion de besoin. Dans sa confusion parfois psychotique, le patient reproduit ou plutôt, cherche à reproduire la situation archaïque de carence de son environnement.

Permettre au patient psychotique, d'effectuer une expérience subjective d'un objet miroir fiable, c'est cela qui se joue dans la psychose de transfert.

L'analyste devrait permettre par sa posture, d'offrir au patient, un maternage suffisamment bon, auquel le patient ne s'attendait pas. Afin que s'apaise chez lui sa charge mortifère et ce vide abyssale. Assurer un environnement facilitant dans l'aménagement du cadre, ou le patient se sente en sécurité. On en vient même dans la posture du psy, dans cette confusion psychotique, à se demander :

« Comment être », et non plus seulement « comment entendre ».

Que faire de cette éclosion de dépersonnalisation, d'idées délirantes, de sentiments de persécutions, dans ce transfert pathologique. Est-ce pour le patient une façon de rechercher de la contenance ? Entre deux attaques, il semblerait que le psy puisse constater une lente remontée, ou stabilisation....

La métapsychologie, nous enseigne que le nourrisson gardera à tout jamais dans l'édification de son MOI et par identification, des fixations, lorsque la rencontre avec la réalité est une terreur qui dévore de l'intérieur. Les éléments BETA auront une continuité tels des éléments fragmentés et dispersés dans le MOI.

Ces patients-là, sont des électrons libres, qui ne peuvent entrer en analyse, et donc hors cadre psychanalytique. Ne peuvent-ils pas, avoir une place chez le psy... si le psy fait le choix dans sa pratique d'accompagner ces patients là... ?

C'est peut-être parce que nous sommes psychanalystes, que nous pouvons accompagner et recevoir des patients comme Florian, un accompagnement pluridisciplinaire... évidemment !

Ce n'est pas de la psychanalyse, c'est autre chose...

Cet accompagnement autre, n'est pas toujours facilement définissable. Nous représentons la réalité, afin d'étayer leur MOI, comme une prothèse...

Comme le disait Éric Ruffiat : « Qui peut le plus, faire de la psychanalyse, peut le moins, aussi ».

« Le devenir humain, est complexe, et l'on comprend que nous détenons tous, en nous, le cheminement de chacun, nous laissant la possibilité d'éprouvés tels que l'empathie, la mise à la place de l'autre et la tentative de compréhension inhérente à la fonction du psychanalyste ».

Par Philippe Blazquez

Par la présentation d'un cas clinique, Chloé, jeune femme de 22 ans, je vous parlerai du transfert et du contre-transfert, sous les angles de l'accueil bienveillant, de l'importance du cadre, de la capacité de rêverie, de l'utilité du transfert négatif, et de l'amour de transfert.

Chloé est très angoissée et cela la handicape dans son quotidien, notamment dans ses cours à la fac, avec moi elle se sent bien car je suis tourné vers elle et attentif. Ici apparaît l'importance de l'accueil bienveillant, du « care » cher à Winnicott, le prendre soin dans une attitude empathique et bienveillante, notion déjà amenée par Ferenczi en 1928.

Face à l'angoisse de Chloé, je vais utiliser la fonction Alpha afin de transformer les éléments Beta qu'elle amène sous la forme de son angoisse. Fonction Alpha

théorisée par Bion avec la capacité de rêverie maternelle, apparaissant ici comme propice au transfert.

La séance suivante, alors qu'elle était jusque-là habillée de manière plutôt coquette et féminine, elle arrive en pull et jeans, et me dit « vous avez vu, aujourd'hui je suis en pull ». Je lui réponds que quelle que soit la manière dont elle est habillée, ça ne changera rien à la relation qu'elle aura avec moi, posant ici sans le nommer : l'interdit de l'inceste. L'importance du langage et du cadre est capitale pour que l'analysant puisse se sentir suffisamment en sécurité, pour investir la relation et ainsi ouvrir la voie au transfert.

Chloé me partage qu'elle aurait été dans son enfance touchée par le père, elle n'en a aucun souvenir, suite à cela le père est parti.

Lacan identifiera le transfert à l'acte de la parole : « chaque fois qu'un Homme parle à un autre, d'une façon authentique et pleine, il y a, au sens propre transfert ». Le transfert est la répétition d'une demande passée ; le transfert est appelé à l'Autre, qui va pouvoir s'actualiser et s'accomplir dans la névrose de transfert.

A ce stade, il me semble probable que Chloé va faire un transfert de type paternel. Ce sera à moi de m'assurer qu'il soit suffisamment fort, mais pas trop, afin de ne pas contrarier son processus d'individuation, notion amenée par CG Jung.

A l'occasion d'une maladresse de ma part, Chloé rentrera brièvement dans un contre-transfert négatif, l'occasion pour elle d'exprimer une colère de transfert à l'encontre du père symbolique.

La mère de Chloé a été en grande difficulté, avec plusieurs TS et des problèmes d'alcoolisme.

Tout au long de la cure, palliant les défaillances de ses deux figures parentales, je serai amené à osciller entre une position maternelle et une position paternelle dans le contre-transfert, jouant ici de ma propre bisexualité psychique.

L'alliance du transfert et des divers contre-transferts permettra à Chloé de renforcer son Moi et sa barrière de contact, « nous pouvons voir le transfert comme la couche de cambium entre le bois et l'écorce d'un arbre, dont procède la néoformation tissulaire et l'accroissement du tronc en épaisseur » (Freud sur le transfert dans « Introduction à la psychanalyse »).



■ Par **Chrystel Benoit-Marhuenda** ■

Parler de la notion de transfert, c'est déjà parler de psychanalyse, tant le processus et la méthode thérapeutique se confondent.

Mais c'est aussi parler de la nature même des relations humaines, de leur complexité, de ce qui les motive et les initie, justifie leur nécessité, leur intensité, l'empathie possible comme les malentendus les plus silencieux.

Ce qui nous intéresse, c'est le transfert en tant qu'outil, à visée thérapeutique. Il s'agit bien du même naturellement présent dans la vie, mais ici utile à la thérapie, et interprétable, donc, idéalement d'un point de vue psychanalytique, interprété.



Le transfert et le contre-transfert sont l'endroit où s'interpénètrent les inconscients et préconscients de l'analyste et de l'analysé, créant une 3^{ème} entité que Michel de M'Uzan appellera la Chimère. Là où se font et se défont les liens, là où apparaît le sens, là où se construit la relation permettant au transfert d'exister, lui-même faisant exister la relation. Un peu comme un Ouroboros, ce symbole très ancien représentant un serpent enroulé sur lui-même, en train de se manger la queue.

Chloé aura réussi à se séparer du mauvais père, faire le deuil du père imaginaire, et investir le père symbolique (système R.S.I. Lacanien).

Elle est la patiente qui aura connu la plus grande évolution et celle que j'ai probablement le plus ou le mieux aimé devrais-je dire. Freud dira « c'est l'amour qui soigne », mais l'amour à lui seul ne suffit pas, condition nécessaire mais non suffisante, le cadre étant essentiel. Il s'agirait alors non pas d'un amour inconditionnel, mais un amour qu'Éric Ruffiat appellera à Grenoble en 2013, amour universel, universel en soi qu'il est sans objet, un amour différent du sentiment amoureux romantique, car dénué d'affects, un amour universel en soi qu'il peut s'adresser à tous, quel que soit le sujet, un amour de transfert.

Je conclurai mon intervention, en reprenant une dialectique d'autres milieux qui me sont chers également, « être psychanalyste, serait-ce alors une invitation à ouvrir son cœur ? »

Interpréter le transfert, ce peut-être de façon directe, si la temporalité est propice à ce type d'interprétation, si le matériel analytique fourni par l'analysant est déjà l'émergence d'un contenu transférentiel concomitant.

Mais ce peut-être aussi de façon plus indirecte, sous forme de questions, permettant de décentrer la personne de l'analyste et de réorienter le pulsionnel, les affects en question vers les protagonistes initialement concernés : le plus souvent les fonctions parentales.

D'une certaine façon, le psychanalyste « doit » ces interprétations_ à conditions qu'elles soient oppor-



tunes, justifiées, posées au bon endroit, et donc jamais en forçage ou sur commande de l'analysant _ parce que s'il n'en fait jamais part, s'il se réfugie obstinément dans une réserve résolument silencieuse, il prive l'analysant de cette possibilité de connaître les phénomènes de transfert, permet seulement de vivre sur le divan comme dans la vie, sans les comprendre.

Les comprendre, en psychanalyse, ne relève pas du seul intellect. C'est précisément ce qui fait la différence entre expliquer et interpréter :

Expliquer, c'est dire la chose telle qu'elle existe pour tout le monde, telle qu'elle peut être comprise par tout le monde ou presque.

Interpréter, c'est dire la chose d'un point de vue sensible, c'est mettre en mots ce qu'il se passe là, maintenant, à travers cet affect qui émerge, cet amour ou ce ressentiment, ce qui se joue précisément pour cet individu-là d'après son histoire, d'après le temps d'analyse jusque-là, d'après cette séance-là, d'après donc cette histoire unique et cette analyse-là. Cette interprétation n'est pas duplicable, transposable à d'autres.

Pour illustrer ce propos, deux fragments d'analyse mettent à jour partiellement ce que le transfert peut dire de la singularité d'une psychanalyse et du transfert qui l'anime : Dans les deux cas, la nature du transfert se révèle ou se confirme au détour d'une phrase interrogative de la part de l'analyste : « à quoi pensez-vous ? ».

Stéphane a une quarantaine d'année. Il prend rendez-vous car il s'intéresse beaucoup à la psychanalyse, sa demande est claire, il souhaite vivre l'expérience du divan.

A la fin du premier entretien, le cadre analytique est posé. Au terme d'une acception orale de ce cadre, il apprend que cette rencontre n'est pas une séance, seulement un entretien préalable à l'analyse, qui lui permet de réfléchir avant de prendre le premier rendez-vous pour commencer une psychanalyse. Il précise qu'il a pris ce rendez-vous aujourd'hui ici uniquement parce qu'il passe tous les jours devant le cabinet pour se rendre au travail. Et ajoute : « Je ne suis pas déçu d'avoir pris rendez-vous avec vous ».

Que signifient ces premiers éléments de transfert ?

Una ambivalence peut-être, qui dit « n'allez pas croire que c'est parce que c'est vous, c'est seulement

pour le côté pratique », mais tout de même « je ne suis pas déçu ... » de quoi, peut-on se demander.

La tension qui pouvait se dégager durant les séances, une sorte de gêne peut-être, l'intensité du mouvement transférentiel qui a débuté dès ce premier rendez-vous et s'est confirmé voire intensifié par la suite, peuvent amener à dire à posteriori que ce double message initial, cette possible dénégation, (« pas déçu », l'idée de la déception est dite), et le moment auquel ces mots sont dits, révèlent à la fois une lutte interne contre le transfert pressenti comme trop puissant (« c'est l'emplacement du cabinet qui compte, pas vous »), et une déception/non-déception malgré tout compatible, parce que trouvant sa source à deux endroits différents : pas déçu car en transfert positif, la personne, le cadre, le non-paiement de la première séance et la liberté qui s'ensuit sont fiables, déçu parce qu'en revanche, la puissance du transfert infantile contrarie l'ancien enfant qui aurait bien voulu être suffisamment important et désiré pour ne pas avoir cette liberté de réfléchir, de ne pas revenir.

Autrement dit, l'adulte apprécie le cadre et le professionnalisme, pendant que l'enfant regrette de ne pas être objet de désir.

Par la suite, Stéphane vient très régulièrement en séance, il est sérieux, semble

investi, mais au bout de quelques semaines, le récit de son histoire semble se tarir. Et l'angoisse du silence monter.

La question qui se pose pour l'analyste, est de savoir à quel point ce silence doit perdurer, cette angoisse être ressentie, ni trop ni trop peu, ressentie pour être transformable, mais pas trop inhibitrice voire destructrice.

Le compromis d'une intervention de l'analyste, si la structure de l'analysant - ici plutôt de nature obsessionnelle/fixée œdipienne - le permet, c'est d'être là pour supporter le tarissement passager du discours sans le fabriquer à sa place.

Ce sera, ici, sous forme de question : « à quoi pensez-vous ? »

- A une chanson, en boucle depuis ce matin, qui envahit et m'empêche de penser à autre chose...

Silence.

Gêne indicible.



- C'est « 69 année érotique de Gainsbourg » ...

Indéniablement, le transfert de Stéphane est massif, et essentiellement à ce moment-là, érotisé.

Le problème majeur, c'est ici celui de la temporalité : Stéphane débute son analyse, a recours à ses défenses obsessionnelles (chanson en boucle) pour manifester malgré lui la force du transfert, de ses défenses, de sa fixation, tout cela en une chanson.

Mais il est impossible d'interpréter : l'analysant n'a pas commencé encore à évoquer réellement ses relations objectales maternelle, paternelle, son Moi sur la défense n'est pas à même de recevoir une interprétation de type œdipienne, il ne saurait qu'en faire, le Moi ne peut être remanié que par la force du temps et des associations.

Nous voyons là comment le transfert névrotique est à la fois nécessaire, et encombrant voire paralysant pour l'analyse.

Il faudra beaucoup de temps, d'accompagnement, d'associations, de régressions et de progressions, pour se diriger par-delà cette fixation du transfert érotisé.

En parallèle, des années plus tard, cette phrase « à quoi pensez-vous », est posée à **Annie**, figée dans un silence angoissant.

- Je pense que je voudrais bien qu'on_c'est-à-dire vous_ me laisse _laissez_ tranquille.

Le ton est agressif. Il n'est immédiatement pas fiable à quelque chose, c'est tranchant et de prime abord gratuit.

Annie est en transfert ambivalent depuis les premiers temps de l'analyse.

Dès le début, on peut la sentir dans une forme de politesse relevant en partie du faux-self, sentir également des élans de transfert positif surtout au terme des séances, soulagée peut-être que ça se soit « bien passé » et prête à revenir, mais souvent agressive surtout en début de séance.

Agressive par des critiques, envers le bruit le lieu l'heure des RDV, la lumière, le tarif, et au fur et à mesure que le discours essentiellement fait de généralités et de thèmes de société, tarif, c'est la psychanalyse qui est critiquée, remise en question, la discipline, le silence _pourtant très relatif mais vécu comme une agression _et donc, l'analyste, en sous-titrage.



Il semble évident que le transfert négatif gagne du terrain, ce qui s'entend si l'on considère les éléments de vie livrés par l'analysante concernant la relation maternelle, et la structure narcissique fragile

qui se méfie de l'analyse-ste _et que, d'un point de vue contre-transférentiel, il est temps d'avoir l'honnêteté due à tout analysant :

L'analyse, et/ou l'analyste ne sont pas adaptés, mais il existe d'autres thérapies et/ou d'autres analystes où le travail pourrait avancer. Or, Annie, admettant qu'elle patine un peu, refuse catégoriquement d'arrêter : elle veut continuer, avec l'analyste qu'elle a choisie.

Elle reviendra donc, d'abord armée d'un faux-self retrouvé, puis peu à peu, manifestera à nouveau des éléments transférentiels négatifs majoritaires...

Nous avons là affaire à un transfert de type paradoxal (décrit par Anzieu), dans la mesure où Annie veut et ne veut pas de ce lien, de cet état où une chose et son contraire ne trouvent une expression possible que dans un paradoxe connu : Si tu me quittes je suis abandonnée, si tu es là pour moi je suis agressée, je suis envahie.

Le faux-self permet dans son expérience de ne pas perdre, une fois cela vérifié, l'agressivité permet d'éloigner l'objet désormais conservé.

Ce type de transfert constitue un véritable piège affectif, des points de vue transférentiels et contre-transférentiels, un état sans solution parce que le seul rencontré et connu durant la construction psychique du sujet. Si la structure quoique fragile le permet, il sera peut-être possible de l'interpréter suffisamment ces éléments, que ce soit pour continuer un travail analytique ou pour permettre de l'interrompre.

Au fond, le transfert, une fois communément défini, est par-dessus tout infiniment indispensable à l'analyse, mais devrait échapper le moins possible à l'analyste. Ce dernier est, par ce savoir, cette connaissance du transfert mais surtout de Son transfert, le garant d'un maniement de cet outil, cet outil dont il est censé passer la connaissance des rouages à l'analysant comme un relai que l'on récupère avant de poursuivre sa course vers plus loin.

Retrouvez Psy Chic sur

<http://armandarsel.wix.com/pole-psychanalyse>

<http://armandarsel.wixsite.com/psychanalyste-/psy-chic>

A chacun son vaisseau

Un dimanche matin, mon esprit dérivant se mit à songer aux frontières du Moi en constante mouvance, mutation, homogènes et qui dessinent la silhouette identitaire dans sa globalité ; Je vis une créature aux formes mobiles plus ou moins souples selon les individus et qui extrait de la matière vivante, absorbe, sécrète, filtre, consomme ce qui l'entoure. La régulation de ce circuit actif ayant conditionné les organes qui la constituent. Tout en haut du corps se trouve le « terminal », concentré de technologie biologique, cet appareil cérébral est le lieu de toutes les identités, c'est la boîte à symboliser, le palais des miroirs, où siège le Moi et s'édifie le « Je » ...

Puis un moment plus tard, j'entrais en quelque univers plus nébuleux, imaginant ce Moi, capitaine d'un vaisseau spatial. Songeant à un individu tout seul à piloter disons « l'Enterprise » (voir photo). Spécificité : le « pare-brise » est aussi grand qu'un hublot et notre pilote n'a pas eu la notice de son engin. Face à un tableau de bord des plus complexe, ignorant de toute la mécanique et matériaux qui constituent son habitacle, le Moi et son vaisseau (baptisé « je ») se déplacent tant bien que mal au milieu d'autres vaisseaux qui ne peuvent communiquer que par radio, espérant améliorer leur condition de voyage plus ou moins chaotique. L'utopie étant peut-être pour certains d'être deux « Moi » dans le même vaisseau ».

Et voilà que chaque individu élabore sa personnalité : fier de son bâtiment, ou désespéré de ne pouvoir le maîtriser, humble et serein devant cette même impuissance, ou encore adepte du pilotage automatique (encore faut-il le trouver...) tout cela alternativement ou simultanément etc. Chaque pilote détient ses propres caractéristiques.

L'obsessionnel maîtrise son appareil, sent qu'il peut aller très loin mais souvent finit par caler, plus accaparés par son vaisseau que par ce qui se déroule à l'extérieur (son hublot déjà très petit est souvent recouvert de buée à force d'y coller son nez) L'hystérique fait de la publicité mensongère et propose des *happy-hours* dans tout le cosmos sans jamais ouvrir une seule porte du bâtiment. Elle n'a pas besoin de piloter, les autres vaisseaux viennent à ses annonces victimaires ou séductrices diffusées sur grandes ondes.

Les psychotiques conduisent à l'instinct créant des dégâts plus ou moins graves. Leurs pulsions font moteur sans restriction mais abîment leur véhicule et celui des autres aussi parfois.

Quant aux pervers, il peut se tapir dans l'ombre, surprendre le pilote maladroit et le détruire de mille façons. Ou encore utilisera deux trois manettes bien maîtrisées pour attirer les plus crédules et leur faire faire ce qu'il souhaite.



La vue est le sens que nous utilisons le plus et pourtant le Moi n'est pas très visionnaire. L'utilisation de nos sens reflète notre caractère, notre personnalité. Ne faut-il pas du flair pour anticiper ? Aujourd'hui il est souvent difficile de rester connecté à soi.

Le sixième sens de l'homme est sa technologie à laquelle il fait bien volontiers confiance. Mais elle lui fait oublier le potentiel qui est le sien ; sa part animale s'en étiole toujours plus. C'est certainement le prix de la civilisation.

L'homme civilisé se doit de prendre sur lui, donc de maîtriser la pulsion, c'est là que l'idée de performance technologique prend son envol et se veut sublimation pulsionnelle. Mais celle-ci n'en est pas moins ambivalente, au service d'un vie plus facile, elle peut la compliquer tout aussi aisément. Au service de la créativité et du rêve elle est aussi conquête de l'espace et conception de processeurs mais aussi d'armes toujours plus efficaces. Parce qu'entre défense et attaque il n'y a qu'une seule pulsion à double face et dont les rejetons se fichent pas mal du progrès.

A. Darsel

LA pensée du Petit Mario



Le transfert est une image d'Épinal où le psychanalyste cherche des personnages cachés.





HAPPY CULTURE

Freud, la dernière confession

[...]

La dernière tentation de Freud aurait-elle été celle du Christ ? Ou du moins celle de Dieu... C'est ce que prétend « Freud, la dernière confession », de Matt Brown, qui met en scène le père de la psychanalyse quelques semaines avant sa mort en septembre 1939. Le réalisateur de *L'Homme qui défiait l'infini* (2015) adapte avec une patte britannique la pièce du dramaturge Mark St. Germain mettant face à face l'auteur de *Cinq leçons sur la psychanalyse* et un jeune écrivain professeur à Oxford, C. S. Lewis, futur auteur du *Monde de Narnia*.



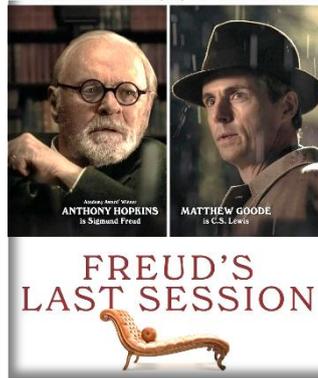
Unité de lieu, unité d'action, unité de temps, l'intrigue débute à Londres alors que la Grande-Bre-

tagne est sur le point de déclarer la guerre à l'Allemagne nazie. Exilé à Londres avec sa fille Anna (Liv Lisa Fries, tout en subtilité), Freud est atteint d'un cancer de la mâchoire au stade terminal. Seule la morphine lui offre quelque répit.

S'il est attesté que le vieux Sigmund Freud rencontra un éminent universitaire trois semaines avant sa mort, personne n'a su documenter de qui il s'agissait. Le film se nourrit de ce mystère pour imaginer la rencontre (fictive, donc) entre un jeune et flamboyant irlandais converti au christianisme (incarné par l'excellent Matthew Goode, vu dans *The Imitation Game* ou *A Single Man*) et Freud, magistralement porté par un Anthony Hopkins tour à tour caustique, désabusé, menaçant ou exalté.

Dimension théâtrale

Le personnage de Freud a été assez peu transposé au cinéma, excepté le passionnant biopic de John Huston : « Freud, passion secrète » (1962), avec Montgomery Clift, ou « A Dangerous Method » (2011) de David Cronenberg avec Viggo Mortensen. Ici, Hopkins fait de Freud un vieux lion blessé, qui trouve encore le moyen de rugir malgré la douleur et la situation internationale apocalyptique qui l'a obligé à fuir Vienne.



Dans son cottage anglais, où il a retrouvé son divan, ses bibelots, ses livres, et où il est soutenu par sa fille Anna, Freud livre son dernier combat face à ce C. S. Lewis. Tout droit sorti du fameux Club des Inklings, un cercle littéraire oxfordien fréquenté par J. R. R. Tolkien ou Charles Williams, le jeune écrivain chrétien est là pour en découdre.

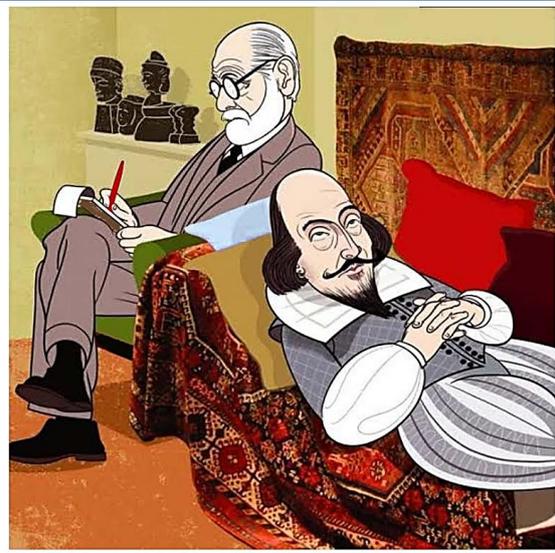
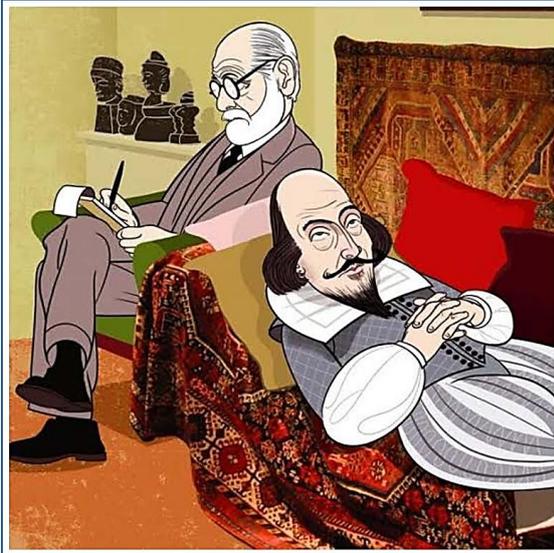
Avec sa belle dimension théâtrale, le film orchestre un duel ardent, aussi passionnant que rythmé. Les deux hommes sont engagés dans ce qui s'apparente à une « disputatio » tendue, presque hors du temps alors que les bombardiers allemands survolent le ciel londonien. Quelques séquences oniriques en forme de rêveries freudiennes interrompent le fil de cette conversation où se mêle joyeusement l'inconscient, la foi et la raison. Freud aura le dernier mot : « J'ai toujours eu pour principe de trouver que ce que les gens me cachent est plus intéressant que ce qu'ils veulent bien me dire... » Touché. Coulé.

Olivier Delcroix-Le Figaro *

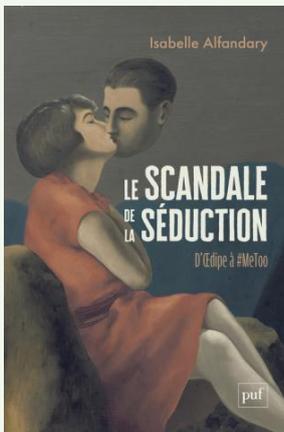


On retrouvera également Anna Freud et Dorothy Burlingham pleines de vie et d'espoirs, prises entre le contexte social, leur relation et la dévotion d'Anna pour son père. Moment délicieux d'échanges riches qui s'apparente à une leçon d'humanité. Et quel bonheur de se retrouver dans le fameux cabinet d'un Dr Freud porté par ses convictions, entre autres celle que rien n'est jamais acquis, que l'ambivalence humaine nous le prouve à chaque instant. Le personnage est également ambivalent, à la fois désabusé mais encore amusé, vif d'esprit mais écrasé par la douleur et l'horreur de son époque. Ce film nous parle de deux hommes, deux forces de conviction, à la croisée des doutes.

A. Darsel



Sauras-tu trouver les 9 différences qui se cachent dans ces deux dessins représentant W. Shakespeare sur le divan de S. Freud ?



La séduction est à double tranchant : elle peut s'avérer la plus douce ou la plus redoutable des expériences. Elle est indispensable et potentiellement menaçante. Aux premières heures de la psychanalyse, Freud écoute des femmes qui se remémorent des scènes d'abus sexuels. Il en conclut que la séduction est une cause majeure de traumatisme psychique avant de se raviser et de ramener ces « souvenirs » à des fantasmes. Malgré cette volte-face initiale, la séduction ne cesse d'opérer un retour en psychanalyse, et de hanter son histoire.

La séduction est porteuse d'un scandale, celui du sexuel, et plus particulièrement de la sexualité infantile qui vient rebattre les cartes du normal et du pathologique, de l'innocence et de la perversion. **Isabelle Alfandary** tente d'éclairer ce scandale, en prenant en compte les débats les plus récents autour de la sexualité, de la vie érotique et amoureuse, de leurs éventuels impasses et débordements traumatiques.



La pensée du Petit Mario était aujourd'hui de Didier Anzieu

Réponse au rébus du dernier numéro : Le NOSTROMO



Photos : Pinterest.fr / Conception - Rédacteur en Chef : Armand Darsel